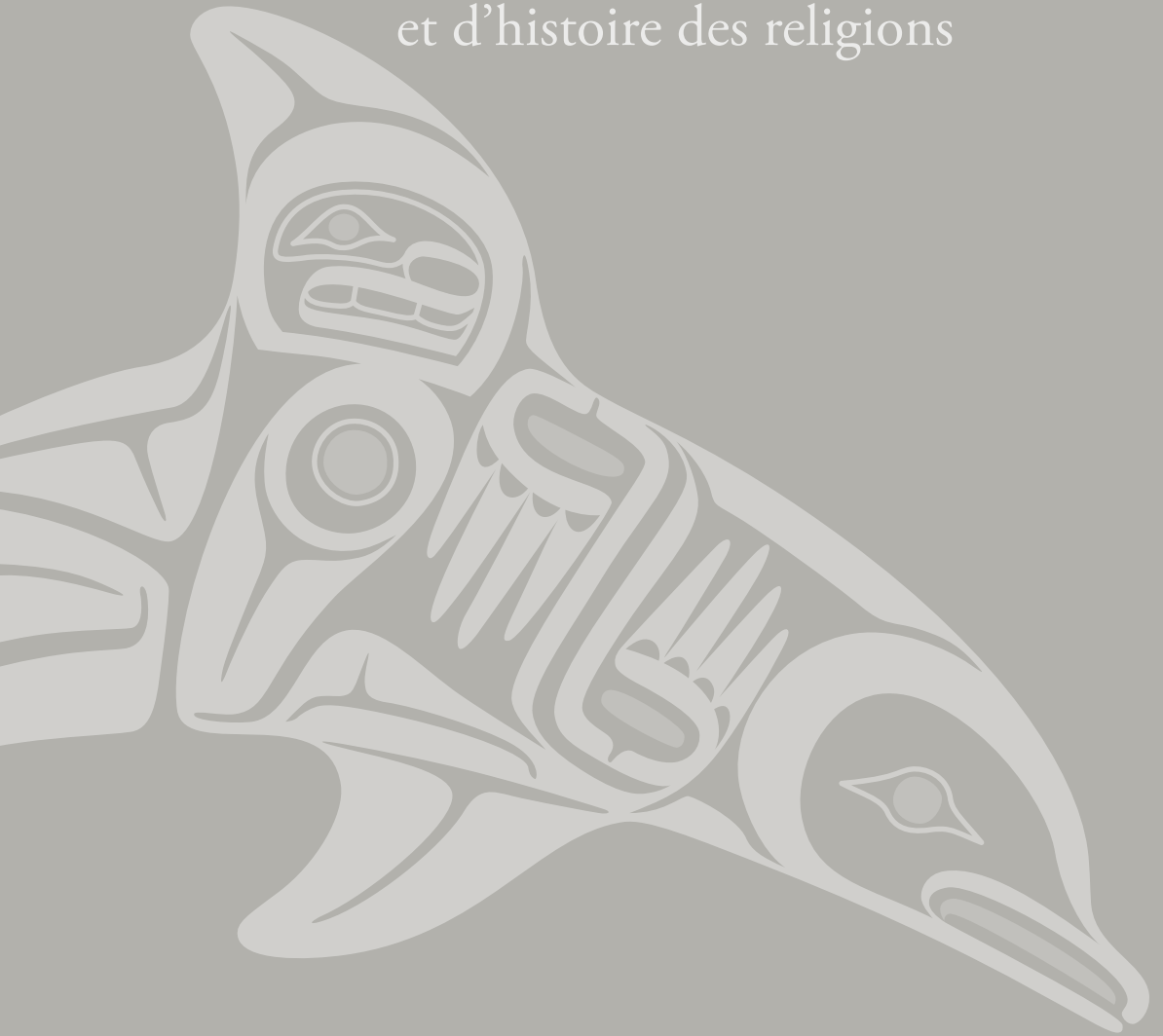


ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions



N°17
Genève
2022

mais sont abordées à divers endroits dans le cadre d'autres problématiques, par exemple à propos des lieux de culte.

En définitive, ce livre est une lecture introductive pour un public qui veut aborder la question de la religion des Romains du point

de vue de l'histoire sociale et selon les grandes catégories qui résonnent avec notre époque.

FRANCESCA PRESCENDI MORRESI
EPHE-PSL, Paris

francesca.prescendi-morresi@ephe.psl.eu

GUY G. STROUMSA, *The Idea of Semitic Monotheism. The Rise and Fall of a Scholarly Myth*, Oxford, Oxford University Press, 2021, xi + 299 p., ISBN 9780192898685.

Dans cet ouvrage, Guy G. Stroumsa propose de poursuivre son enquête sur le terrain de l'historiographie des sciences religieuses, à travers une étude généalogique de la catégorie de « monothéisme sémitique » inventée par Ernest Renan. Cette généalogie, déployée sur dix chapitres richement documentés, permet à l'auteur de mettre en avant le cadre épistémique à l'intérieur duquel se développe l'histoire des religions au XIX^e siècle. Il propose ainsi d'analyser le contexte, les acteurs, les contenus et les tensions propres à un certain discours sur la religion qui se construit autour de l'idée d'un « monothéisme sémitique », ainsi que le caractère structurant de ce discours dans les études sur la religion au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Face au constat que « l'étude de la religion semble avoir particulièrement souffert d'un manque de réflexivité concernant sa propre histoire » (p. 13), il s'agit ni plus ni moins « de dévoiler l'inconscient de la discipline » (p. 15).

Comme le montre l'auteur, cette discipline nouvelle se structure dans les facultés européennes sur les bases d'une nouvelle taxinomie des religions, en rupture avec les cadres traditionnels. L'ancien cadre de classification dominant en Europe, remontant au Moyen Âge, se fondait sur une distinction théologique quadripartite entre le christianisme, le judaïsme, l'islam et cette catégorie fourre-tout qu'est le « paganisme ». À la fin du XVIII^e siècle va cependant émerger une nouvelle catégorisation, binaire, philologico-scien-

tifique et sécularisée, entre, d'un côté, le monothéisme « sémite » (islam et judaïsme) et, de l'autre, les religions « aryennes » (dont le christianisme apparaît comme l'avant-garde). La nouvelle *science* des religions, dont la prétention à la modernité repose sur cette revendication d'une classification proprement scientifique, est donc fondée sur ce changement de paradigme, qui instaure également un nouveau régime d'altérité religieuse.

Selon l'auteur, en effet, l'ancien régime d'altérité établi par le christianisme était fondé sur la supériorité du christianisme face à l'islam, au judaïsme et au paganisme ; mais cette supériorité était conçue dans un cadre épistémique où le judaïsme et l'islam partageaient un socle commun avec le christianisme. Paradoxalement, c'est précisément la modalité polémique de ce régime d'altérité qui fondait un lien privilégié entre ces religions, perçues pendant des siècles comme représentant trois variétés d'une même essence première (chapitre 1). Ainsi, quand bien même Jean Damascène pouvait faire de l'islam une énième hérésie surgie au sein du christianisme, ou Épiphane de Salamine, de façon encore plus étrange encore, décrire le judaïsme comme une hérésie chrétienne, ce régime d'altérité polémique postulait une forme de commensurabilité entre ces monothéismes, ce que l'auteur appelle un « triangle abrahamique ».

À ce régime théologique d'altérité polémique se substitue toutefois, dans le prolongement

des Lumières, un tout autre paradigme, sécularisé, qui implique au contraire une séparation radicale entre le christianisme, désormais indo-européen et aryen, et le judaïsme ou l'islam, orientaux et sémites (chapitre 2). Les conquêtes coloniales comme les mouvements missionnaires européens révèlent la diversité réelle du « paganisme » et mettent en crise l'ancienne taxinomie. Le « triangle abrahamique », unifié par l'opposition entre religions monothéistes et religions « idolâtres », finit par se dissoudre. Dans le même temps, les débats autour de l'émancipation politique des juifs d'Europe et la concurrence des puissances européennes avec l'Empire ottoman offrent un contexte propice à l'émergence d'une nouvelle opposition fondatrice, cette fois entre le christianisme, d'un côté, et le judaïsme et l'islam, de l'autre.

L'auteur analyse donc comment le développement d'une science comparée des religions dans ce contexte est fondamentalement structuré par cette dynamique, qui produit l'idée d'une incommensurabilité radicale entre ces monothéismes. Les premiers courants dominants de la science des religions s'efforcent en effet de fonder historiquement, linguistiquement et philologiquement cette séparation, et ainsi de purifier le christianisme de tout lien avec le judaïsme et l'islam. Renan fait alors de Jésus, non plus un juif de Judée mais un aryen de Galilée, plus proche de Bouddha que de Moïse, influencé par l'Inde. La nouvelle science vient ainsi valider ce dispositif épistémique complexe, au sein duquel le christianisme devient la seule véritable religion « européenne », déconnectée de ce que l'on nomme désormais l'« Orient ». Si cette dynamique s'enracine d'abord dans la linguistique comparée, née à la suite de la découverte du sanskrit, qui produit les catégories d'« Aryen » et de « Sémite », la nouvelle taxinomie qu'impliquent ces mêmes catégories s'étend rapidement des langues aux religions, aux peuples, puis aux races (chapitre 5). Validée et enrichie donc par la science des religions,

celle-ci devient aussi le lieu d'une racialisation progressive du judaïsme, de l'islam et du christianisme, désormais conçus comme des identités raciales, et non plus des groupes réunis autour de croyances, de pratiques et de corpus théologiques partagés. C'est peut-être ici que réside l'une des principales thèses du livre : les catégories raciales (Aryen/Sémita), dont on sait quel rôle elles ont joué dans l'histoire du xx^e siècle, sont aussi le produit, accidentel peut-être mais néanmoins réel, d'une science des religions qui prend son essor au xix^e.

L'auteur prend toutefois garde de ne pas proposer une interprétation trop mécanique de cet argument, précisant que la production académique ne saurait être tenue pour la seule cause de cette violence historique. De même nous invite-il à accorder une attention particulière aux différentes manières dont les sciences religieuses ont aussi été le lieu de stratégies de subversion ou d'opposition visant à contrer l'essor de ces mêmes catégories raciales, notamment grâce aux travaux d'un certain nombre d'intellectuels juifs, en Allemagne et en France (chapitres 3 et 7). Néanmoins, l'ouvrage est tout entier structuré par cette question de l'enchevêtrement entre discours savant et dynamique historique. L'exemple le plus frappant est évidemment celui de Renan, figure centrale du livre. Malgré ses positions contre la montée de la judéophobie (terme que Guy Stroumsa préfère à celui d'antisémitisme), ce sont bien ses travaux et son invention de la catégorie de « monothéisme sémite » qui fournissent un socle et un lexique à l'idéologie de la supériorité aryenne, lesquels serviront de justification aux violences à l'encontre des juifs, et seront évidemment repris, plus tard, par les théologiens nazis (p. 138).

L'un des principaux mérites de cet ouvrage réside dans le fait qu'il nous éloigne des discours préconçus sur les liens, supposés fondateurs, entre monothéisme et intolérance religieuse, d'une part, et entre modernité et tolérance, de l'autre. L'émergence du paradigme

moderne sur lequel repose la science religieuse est replacé au cœur des dynamiques historiques propres au contexte européen du long ^{xix} siècle: émergence du nationalisme, violences antisémites en Europe, colonisation, impérialisme et mouvements missionnaires chrétiens. Une fois achevée la lecture de cette ouvrage, la polémique religieuse classique – dans toute sa violence et loin d’être décrite comme un idéal fantasmé – paraît bien éloignée de tous les maux qui lui sont prêtés et dont la science moderne des religions, en éta-

blissant un nouveau régime de comparaison, nous aurait en quelque sorte sauvés. Bien plutôt, la tâche que l’auteur nous invite à accomplir, de façon urgente, est celle d’un examen approfondi des traces laissées par l’idée de « monothéisme sémite » dans les catégories modernes que nous employons pour étudier la religion encore aujourd’hui.

DARIOUCHE KECHAVARZI

École Pratique des Hautes Études

dariouche.kechavarzi@etu.ephe.psl.eu

GIOVANNI TARANTINO, PAOLA VON WYSS-GIACOSA éd.s., *Through Your Eyes: Religious Alterity and the Early Modern Western Imagination*, Leyde, E. J. Brill, 2021, xiv + 304 p., ISBN 978-90-04-46491-9.

Le point de départ théorique de ce volume édité par Paola von Wyss-Giacosa et Giovanni Tarantino se trouve dans les « grammaires de l’identité » de Gerd Baumann et Andre Gingrich qui, dans leur ouvrage *Grammars of Identity / Alterity* (2004), proposent de distinguer trois modalités de la définition identitaire: l’orientalisation (l’exotisation de l’altérité, la construction de l’identité par la négative), la segmentation (la création d’identité par la création de groupes fédérés contre un ennemi commun) et l’inclusion (« *encompassment* »: la disparition de l’altérité dans un système universaliste). Sans toujours faire référence de manière explicite à ce modèle, les neuf contributions du volume explorent comment l’« altérité religieuse » a été définie et représentée dans des contextes variés, dans des cas allant du ^{xvi} au ^{xviii} siècle. Comme le souligne la postface de Daniel Barbu, l’approche s’inspire fortement des débats récents en historiographie, et en particulier des modèles d’histoire connectée ou translocale (Sanjay Subrahmanyam).

Ainsi de l’étude d’Ananya Chakravarti qui compare des stratégies discursives pour traiter de l’altérité religieuse dans deux textes produits en Inde: le fameux *Hindu-Turk Samvad* (fin du ^{xvi} siècle) du poète marathe Eknath,

qui met en scène un dialogue entre un hindou et un musulman, et le *Discurso sobre a vinda de Jesu Christo* (ou *Krista Purana*, 1614) du père jésuite Thomas Stevens, qui recherche des correspondances entre christianisme et tradition *vaiṣṇava*. Une approche similaire est à l’œuvre dans l’étude de Paul A. Rule qui examine de quelle manière les Jésuites ont thématiqué l’altérité religieuse chinoise. Après avoir évoqué l’image des Européens auprès d’auteurs chinois des ^{xvi} et ^{xvii} siècles, l’auteur insiste sur la possibilité de « commensurabilité » entre la culture des Jésuites et celle de leurs interlocuteurs chinois.

D’autres chapitres se concentrent sur le caractère instable et changeant des définitions identitaires, en lien avec des circonstances religieuses, sociales et politiques mouvantes. Ainsi, Talya Fishman s’intéresse à la manière dont des intellectuels juifs ont suivi un processus de professionnalisation analogue à celui des catholiques et des protestants en Europe. En montrant comment la dimension de la « croyance » a gagné en importance auprès des juifs convertis ibériques puis au sein de milieux rabbiniques en contact avec des chrétiens dissidents comme les sociniens, elle souligne la dimension « relationnelle » de ces